



HAL
open science

Une cassure de l'accès symbolique à la maternité dans le nouage de l'alcoolisme féminin

Mathieu Favennec, Pascale Planche, Tiphaine Sculo Chaiban

► To cite this version:

Mathieu Favennec, Pascale Planche, Tiphaine Sculo Chaiban. Une cassure de l'accès symbolique à la maternité dans le nouage de l'alcoolisme féminin. *Psychotherapies*, 2020, Vol. 40 (2), pp.87-93. 10.3917/psys.202.0087 . hal-04435607

HAL Id: hal-04435607

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04435607>

Submitted on 6 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une cassure de l'accès symbolique à la maternité dans le nouage de l'alcoolisme féminin : une étude internationale

Mathieu Favennec¹, Pascale Planche², Tiphaine Sculo³

Résumé

La période actuelle, dite « moderne », nous convoque à une restructuration du rapport aux objets. Nos contemporains réinventent le discours théorique, teinté de néologismes, afin de saisir ce qui est induit par cette modernité. De l'individu à l'hyper-consommateur, le capitalisme du XXème siècle nous a transporté vers un monde de plus-de-jouir (La Sagna 2009), qui véhicule lui-même l'hyper-consommation. De cette hyper-consommation, certains sujets peuvent trouver une fonction dans l'addiction. L'énigme de cette clinique est de pouvoir entendre, dans cet innommable que constitue une conduite addictive, si la fonction est dépendante à une catégorisation. La question qui sera ici posée est la suivante : se peut-il qu'il existe une fonction propre au genre féminin quant on parle d'addiction ? À travers trois cas cliniques, venant d'horizons nationaux différents, nous allons étudier cette fonction sous le prisme du rapport à la projection maternelle.

Mots clés : Conduite addictive, alcoolisme, fonction, maternité, enfant, attachement, international.

Un nouage symbolique entre l'alcool et la femme ?

Nous sommes passés en quelques décennies d'une société du refoulement à la nécessité de jouir de tout (Dodin 2004). La montée au zénith de l'objet, en tant qu'incontournable, offre une nouvelle façon de penser l'économie psychique contemporaine. «L'addiction serait-elle devenue une nouvelle norme de notre économie psychique ? » (Melman 2010, p75) Au carrefour de ces nouveautés, nous sommes convoqués à une jouissance individuelle, voisine de l'esseulement. On consomme l'objet seul. Mais cette solitude n'implique-t-elle pas tout de même l'Autre, en tant qu'indissociable de l'individu contemporain, aussi appelé « parlêtre » par Lacan ? Avant de nous plonger dans l'analyse du discours de certaines femmes « addictes » à l'alcool, regardons l'imbrication de la théorie dans le champ théorique clinique. À la question du symptôme (Soler

1 *Doctorant en psychologie clinique, psychologue clinicien, membre du CREAD (UE3875)*

2 *Professeur en psychologie du développement, membre du CREAD (UE3875), Université de Brest*

3 *Psychologue dans le service intersectoriel d'addictologie à Brest*

2003), Jacques Lacan répondit : « La femme est le symptôme de l'homme » et en ce qui concerne l'homme ? « C'est le ravage de femme » (Haddad, 2009, p31) avait-il dit. Cette citation venant résonner de notre ressenti d'une certaine détresse liée au masculin. « Hommes que faites-vous de nous » (Haddad 2009, p40).

L'ouvrage de Gérard Haddad (2009) « Les femmes et l'alcool » nous offre un point de départ nosographique. Cet auteur atteste d'un alcoolisme féminin, tout comme il existe un alcoolisme masculin. Cet alcoolisme féminin serait plutôt dissimulé alors que le masculin s'exposerait davantage à l'Autre. L'alcoolisme des femmes serait étroitement lié à leur vie amoureuse, à ses échecs. Plus précisément, au refus de leur partenaire de répondre à une demande fondamentale, celle de la maternité, dans sa grandeur symbolique. Freud lui-même a postulé l'existence d'un complexe Oedipien non symétrique entre homme et femme et il en serait de même pour l'alcoolisme. L'alcoolisme pourrait se vivre comme un suicide lent dû à la destruction du pacte sacré symbolique de la pa(ma)ternité (fonction symbolique quant à la procréation). La femme, contrairement à l'homme, boirait en secret avec une honte infinie de ne pas être reconnue dans sa fonction sacrée. Plusieurs travaux admettent cette corrélation entre la conduite addictive alcoolique et l'accès à la maternité. Claude Gloës (2015) fait partie de ce patrimoine théorique : « Notre idée serait que la conduite alcoolique chez une femme pourrait s'inaugurer d'une impasse face au maternel, d'un impossible dégageant du lien primordial à l'Autre renvoyant à la figure du ravage et engageant le réel du corps féminin ». (Gloës op cité, p203) Néanmoins, ce constat se limite très souvent au seul pays français, ce qui anime notre désir d'expansion de cette ébauche de savoir à échelle internationale.

La fonction d'accès à la maternité est un concept élaboré par Georges Haddad (op cité) qui, reprenant Jacques Lacan, cherche à mettre en perspective l'héritage, pour une femme, d'un lien passé fille/mère dans un lien présent mère/fille que ce soit dans sa présence ou son absence. Cette fonction d'accès à la maternité ne se limite ainsi pas à la seule accession au statut de « mère » mais bien à son renvoi de ses enjeux oedipiens dans un rapport de filiation transgénérationnelle. Le *va-et-vient* s'inversant au profit du *vient-et-va* conditionnant l'accès à la fonction symbolique de maternité comme incidence d'une position subjective en tant qu'enfant, dans une réciprocité ornée de mécanismes inconscients.

Néanmoins, les apports de la littérature sur ce sujet se limitent très souvent au seul pays français, ce qui anime notre désir d'expansion de cette ébauche de savoir à échelle internationale. Nous proposons ici de comparer des parcours de femmes appartenant à trois pays francophones, la Belgique, le Canada et la Suisse afin de questionner cette problématique de l'addiction à l'alcool au féminin dans différents contextes socio-culturels et éducatifs. Pouvons-nous extraire de cette comparaison des points communs et/ou des différences malgré la diversité des milieux de vie ? Pour

tenter d'apporter des éléments de réponses à nos questions, l'entretien clinique sera la méthodologie principale, ce dernier se concentrant sur les aspects relatifs à la maternité. Nous rapportons trois histoires de femmes⁴ d'origine culturelle différente mais ayant comme point commun l'addiction à l'alcool. Elles ont accepté de nous rencontrer pour nous confier leur parcours dans le cadre de consultations cliniques à raison d'une séance hebdomadaire pendant au moins deux mois et demi.

Myriam – ou l'abandon d'une fille

Myriam est une jeune femme de trente-et-un ans d'origine marocaine. Cette origine a un sens dans la problématique de cette femme, qui se présente à son entrée de l'hôpital, comme une dépressive loin de chez elle. Elle était âgée de vingt-cinq ans quand elle part s'installer en Belgique avec sa sœur de dix-huit ans et son frère de dix-neuf ans. S'enchaîneront alors plusieurs années de dur labeur pour Myriam : « *Mes parents m'ont confié le destin de ma sœur et de mon frère. J'ai dû travailler comme caissière puis femme de ménage en leur donnant tout ce que je gagnais pour qu'ils fassent leurs études et pour vivre décemment.* » À cette époque, Myriam ressent tout de même un vide en elle : « *Mes parents ont toujours été très stricts avec moi. Vous savez, dans ma culture c'est comme ça. En particulier mon père... Il ne m'a jamais témoigné vraiment d'affection, il était distant... froid.* ». Froid ? « *Oui il ne me témoignait que des reproches et des interdits* ». Un père à la fois distant, autoritaire et rigide.

Malgré cela, Myriam entretient une image idolâtrée de son père : « *Mon père c'était le roi. J'aurai voulu avoir sa force, son courage. C'était un homme bon et honnête. Il était tout pour moi* ». Il était ? « *Oui il est mort, et avec lui c'est une part de moi qui s'est éteinte* ». Quelle part ? « *Celle de la confiance en moi, j'ai perdu un peu de confiance je crois* ». Comment le savez-vous ? « *Car j'avais plus peur d'aller vers les autres après* ». Et aujourd'hui ? « *Ça va un peu mieux grâce à l'alcool aussi* ». L'alcool venant donc compenser un manque de confiance. Cette confiance est-elle liée à l'identité ? L'alcool ne viendrait-il pas répondre à un lien à l'Autre problématique ici ? Toujours est-il que Myriam perd son père alors qu'elle est âgée de vingt-neuf ans. Depuis, son monde intérieur et extérieur s'écroule petit à petit.

Tout d'abord avec une mère de plus en plus exigeante, qui lui réclame désormais un tribut. Face à cette nouvelle charge, Myriam répond sans sourciller. Mais intérieurement, c'est une première étape à sa dévalorisation : « *Aujourd'hui j'ai l'impression de ne rien valoir. Pourquoi ? Car j'ai l'impression que personne ne m'estime comme je devrais. Ma mère par exemple, alors que mon père venait de décéder elle m'en demandait trop. J'étais à bout nerveusement.* » Myriam se sent dévalorisée mais surtout incomprise par cette mère de qui elle attend des compliments. Mais ces compliments ne viendront jamais. À la place, Myriam a le droit à des critiques de sa famille natale.

4 Les prénoms de ces femmes ont été changés par souci de confidentialité.

« *Ma mère a commencé à me critiquer au Maroc, tout le monde parlait de moi en mal* ». Elle est qualifiée de « boulet », « Européenne » ou encore « ingrate », dans le discours de l'Autre. Ces marquages identitaires se trouvent renforcés par l'acceptation de Myriam qui les entretient : « *Mais je pense que je le mérite. Je n'arrivais plus à travailler, alors je les ai un peu abandonnés là-bas* ». Cela constitue-t-il un moyen pour Myriam de compenser la perte identitaire ?

Sa consommation d'alcool ne commence pas encore. Myriam subit les critiques mais les accepte, allant même jusqu'à se forcer à retravailler pour regagner sa dignité. C'est à cette époque que les critiques se concentrent sur sa non-maternité. « *Mais alors que j'avais retrouvé un travail, ma tante paternelle m'a avoué que les gens de ma famille se demandaient pourquoi je n'étais pas encore mariée. Que mon père se retournerait dans sa tombe s'il voyait ça* ». Ces phrases ont un poids considérable pour Myriam qui depuis fait de nombreux cauchemars où elle voit son père se détourner d'elle. Elle rétorque à sa famille : « *Mais je m'occupe de Sofiane et Nassia⁵, je ne peux pas avoir de mari ! C'est comme si j'avais déjà des enfants.* » Cette phrase résonne encore dans les locaux du bureau qui nous servait pour les entretiens. Elle marque le début d'une nouvelle dynamique dans le travail thérapeutique.

Myriam en arrive à parler de sa sœur. « *On était tellement fusionnel, ce n'était pas une relation normale de sœur à sœur. J'étais plus que ça pour elle* ». Pourquoi utiliser le passé ? Car la sœur de Myriam, Nassia, a commis l'irréparable pour Myriam. Nous sommes un samedi de janvier, Myriam rentre du travail et découvre avec stupeur que sa sœur est partie de chez elle, en emportant tout avec elle (ses affaires). Son frère étant déjà autonome, Myriam n'avait plus que cette sœur comme dernière attache, comme elle le dit. Néanmoins, Nassia laissa tout de même quelques matériels électroniques. Oui mais après un échange téléphonique, où Nassia exprima son exaspération d'être sous le crochet de cette (mère) sœur envahissante, elle fit intervenir la police (la loi du père?) pour récupérer les affaires que Myriam avait menacé de garder.

« *C'était vraiment une coupure du cordon, je l'ai ressenti comme ça. C'était ma fi.. ma sœur pardon* ». Myriam témoigne d'un lien bien particulier avec cette sœur. Ce lapsus : *filles à la place de sœur* a été très souvent spontanément dit lors des entretiens. Myriam se trouve depuis lors dans un tourment qui l'entraîne dans une dépression, engendrant par la même occasion l'hospitalisation. « *Je me sens vide, quelque chose s'est brisé en moi, dans mes tripes, dans mon ventre j'ai des angoisses* ». C'est justement dans ce « moi » que nous sommes désormais convoqués. Les nombreuses allusions à l'organicité de son corps : cordon, tripes, ventre ajoutées à ses lapsus et à la manière dont elle en parle, font que quelque chose se passe dans la fonction de maternité pour Myriam.

5 Ces prénoms ont été également changés

« *J'ai toujours voulu des enfants, mais je n'ai jamais eu le temps d'avoir un mari, à cause de Nassia et Sofiane* ». Myriam a été très précocement chargé d'assumer le rôle d'une mère mais aujourd'hui ce rôle a été bafoué : « *Nassia ne veut plus de contact avec moi, elle dit que j'ai trop voulu être une mère alors que j'étais une sœur; mais on ne fait pas ça à une sœur, j'ai tout fait pour elle* ». Assurément, la sœur a du comprendre le jeu où elle était enrôlée par cette sœur. Effectivement, Myriam ressent un vide mais nous n'avons pas encore percé ce qui se joue vraiment derrière cela. Car Myriam s'est mise à consommer de l'alcool le jour du départ de sa sœur, mais elle avait déjà eu affaire avec l'alcool. Et de son récit nous obtenons quelques clés : « *Oui j'avais bu avant déjà... (silence de plusieurs minutes)... Oui j'ai été mariée au Maroc quand j'avais dix-huit ans. Mais cet homme me battait et alors que j'étais enceinte il s'est passé quelque chose. Mon père et son père en sont venus aux mains à cause des violences de mon mari. Alors il a été décidé que j'avorte. Depuis je ressens un grand vide en moi. En plus, cet homme qui était mon mari, et bien cela ne lui a rien fait* ». Tout devient bien clair. Myriam a été reniée dans sa fonction symbolique fondamentale, celle d'accéder à la maternité.

De là s'est débloqué quelque chose pour Myriam. Elle a pu revenir sur le rôle des hommes dans son malheur, sur son désir de devenir mère mais en trouvant le « bon ». Néanmoins, elle ne se voit pas diminuer la consommation. « *Pas tant que je ne revois pas ma sœur, c'est trop dur pour moi* ». Car Myriam, dans un processus de reviviscence d'une problématique en lien avec sa maternité, a été séparée de ses enfants et ce, à plusieurs reprises par les hommes. « *J'ai appris par mon frère que ma sœur avait rencontré un homme, cet homme lui a dit de partir de chez moi. C'est toujours pareil* ». Myriam subit la volonté des hommes qui heurte sa propre volonté, celle d'avoir un enfant.

Au fil de la cure, Myriam se sent mieux : « *Je me sens plus positive qu'au début, je me dis que je dois me focaliser sur moi et plus sur les autres* ». Mais son désir de boire est toujours là. Comme s'il était inaccessible à travers le travail thérapeutique. « *Je sais qu'on a remué beaucoup de choses, mais je ne me sens pas prête à arrêter de boire, c'est trop dur encore* ». L'alcool semble prendre une tournure de médicament. « *L'alcool c'est mon remède, comme une potion vous voyez, pour ne pas penser à elle* ». Le remède, le mot est lâché. L'alcool comme solution s'impose ici dans ses différentes expositions.

Ariane – ou la cause innommable

Ariane est une jeune femme canadienne de vingt-cinq ans qui réalise pour la deuxième fois une demande d'hospitalisation. Tout comme la véritable Ariane dans la mythologie Grecque, elle fut attirée par Dionysos et ses fruits. « *Je bois depuis peu mais par goût, par plaisir. Je suis une épicurienne.* ». Ariane est née dans un environnement idyllique, avec des parents aimants, attentionnés et compréhensibles : « *Mes parents sont parfaits, ils sont cultivés et ont une passion*

pour la psychanalyse et pour Michel Foucault, alors ils ont toujours cherché à m'écouter et à « me faire subjectiver » comme ils disaient ». Ariane a également connu la réussite scolaire et l'accomplissement personnel en devenant une très bonne pianiste et une parfaite danseuse. Bref, un ciel sans nuage et une singularité valorisante font d'Ariane une jeune adolescente épanouie et épanouissante pour ses parents. « À cette époque c'était le meilleur des mondes et les arts traduisaient ma vie, j'étais riche d'imagination car ma vie était riche de relations et de bonheur ». Cette idéalisation fixe au passé son discours, ce qui va nous amener à nous y plonger davantage.

Mais la puberté apportant son lot de mouvance, son adolescence prit une tournure particulière. « En fait, tout mon malheur commence avec ce garçon, j'avais quatorze ans et je me suis lancée dans une aventure sexuelle avec lui. Mais c'était un jeune homme désœuvré qui avait toujours une bière à la main, assis sur le même banc ». N'avait-elle pas toujours été précoce, curieuse de tout ? Le jeune homme lui propose un jour de le suivre chez lui et le sordide du lieu ne l'arrêta pas. « Il avait quelque chose à l'opposé de moi, ne dit-on pas les contraires s'attirent ? Je ne sais pas, pour moi c'était une expérience provenant de l'inconnu. » Elle ne tarde pas à découvrir elle-même le charme de l'alcool, puis le cannabis, que ses parents fumaient régulièrement devant elle. « J'ai bu mes premières bières avec des amis du jeune homme que j'avais rencontré. Ce que j'aimais c'était les sensations fortes. Alors j'ai essayé plusieurs drogues aussi à cette époque. Comme mes parents j'ai goûté au cannabis mais je préfèrai l'effet de l'alcool. » Pourquoi ? « Ça vous brise les limites et les barrières ». Malgré un tableau sans fausse note, Ariane prend le chemin, son chemin, qui vise le hors-limite, dans un milieu familial où il n'y en a pas vraiment. Cherche-t-elle à trouver cette limite ? Est-ce cela qui l'a poussé au passage à l'acte ?

Tous ces écarts ne vinrent pas inquiéter les parents qui, de surcroît, considéraient tout ceci comme de l'expérience indispensable pour le développement de leur fille. « Un jour, j'ai dit à mes parents que j'avais des conduites sexuelles à risque et que je prenais des drogues. Mais ils ont cherché à comprendre plus que m'écouter, encore et encore. À trop m'écouter finalement on n'écoute pas vraiment. Ils m'ont encouragée à trouver mon bonheur... Alors par contre quand j'ai tenté de me tuer, là c'était différent, tout s'est effondré ». Ariane tenta de mettre fin à ses jours en avalant des tranquillisants. Ce dernier appel à l'aide ne viendrait-il pas signifier finalement un dysfonctionnement dans le système parental, illusoirement parfait ? Ces parents si hostiles à toute répression, n'ont-ils pas laissé trop de place à cette jeune femme qui finalement n'avait pas de repères stables et sécurisants ?

De ce passage à l'acte, s'en suit un drame familial. Un père, sous le prétexte d'un savoir psychanalytique, culpabilisera la mère comme étant à l'origine du désordre, alors que cette dernière se tord de douleur. « Mon père a eu des mots très durs envers elle, comme le fait qu'elle avait un lien négatif pour moi, comme toutes les mères quand l'enfant va mal ». Le couple se déchira. Ariane

devint non plus le fruit du bonheur familial mais la cause qui menaçait l'édifice. « *Mes parents en sont arrivés à se séparer. À cause de moi je pense* ».

La cause, justement. Au fil des entretiens, nous percevions qu'un lourd secret se lisait entre les lignes, entre les mots dans l'énonciation d'Ariane. « *Dans ma famille, on ne se dit pas tout. Mais doit-on tout dire.* » Il y a peu, elle apprit un secret de par sa tante, et ce secret vint lui signifier qu'elle s'était inscrite dans une chaîne de mensonges. Un enfant résulte de la rencontre de deux sujets s'inscrivant dans une histoire claire dans leurs identifications. Ce contrat confère aux deux parties un pacte de reconnaissance dans la fonction symbolique de chacun dans le rapport familial. Sylvie était bien la mère d'Ariane *mais Patrick*⁶? Ce dernier qui « *passé son temps à en plus me demander quand je vais avoir un gosse* ».

« *Ma tante m'a révélé ce secret qui ne passe pas... Quand j'avais à peine vingt ans. Même s'ils ont peut-être un lien je ne sais pas. Mon père s'appelait initialement Isabelle. C'est à renfort de chirurgie et d'hormones qu'il corrigea cela* ». Pour Ariane, le problème n'est pas là. Le problème est plutôt au niveau de la vérité, *de sa vérité*, qui a été bafouée. « *Moi ça me dérange pas, on fait ce qu'on veut dans la vie. Mais on ne ment pas à ce point. J'ai l'impression qu'en fait on peut tout bricoler, c'est triste, la vie ne tient qu'à une opération, à un fil peu importe* ». Ariane souffrirait du défaut de la signification symbolique de la pa(ma)ternité de son père(mère). « *Car après tout, je dois l'appeler comment alors ? Je suis perdue avec ça. Je voudrai ne plus avoir à en parler après... Mon père a donc choisi son frère comme géniteur et tout le monde le savait à part moi* ». Cette vérité de l'histoire familiale ne vient-elle pas caractériser toute la construction de base identitaire et psychique ? Dans le cas d'Ariane, ce mensonge fondamental n'est-il pas venu tout détruire ? La chaîne de succession des générations a été mise à mal à travers ce mensonge. Cet héritage du mensonge de la filiation a eu l'effet d'un changement de cap en ce qui concerne son envie de devenir mère. De là, une certaine position de sujet désirante et désirée commençait à émerger.

Ce dont il était question jusqu'aux derniers entretiens c'était bien de ces deux thématiques, « qui suis-je? » et par conséquent, « comment me transposer moi-même dans un rapport de filiation ». Ce secret a fait effraction au rapport générationnel : « *comment avoir un enfant alors que cette enfance on me l'a enlevée justement* » « *Vous savez, vos parents ce sont eux qui vous construisent, alors moi je suis le bricolage de quoi ? Je ne sais pas pourquoi mais ça me gêne vraiment que mon père ne soit pas un homme initialement, à cause de ça je veux pas d'enfant* ». Et l'alcool dans tout cela ? « *L'alcool est venu m'aider à supporter cela. Tout cela. Et Dieu sait que sans l'alcool j'aurais réagi différemment* ». Là encore, l'alcool se trouve assigné à la fonction de médicament, d'héritier du mal-être.

6 Ces prénoms ont été changés

Sémélé – ou ce ventre trop voyant

Sémélé est une femme Suisse de trente ans. Il arrive parfois que les rencontres avec les sujets alcooliques soient teintées d'une noirceur dans un discours, à la fois réducteur de leur être et pourtant, si riche en expérience de vie. C'est le cas pour Sémélé qui se présente comme une alcoolique chronique à bout de toute vie. *« Je bois pour oublier ce monde et que je suis le malheur de tout le monde ».*

Sémélé naît dans une famille où l'alcool est déjà présent, ce qui se vérifie régulièrement et n'est pas sans offrir de nouvelles pistes. *« Mon père boit depuis toujours, et en grand quantité ».* À votre avis pourquoi buvait-il ? *« Comme moi, car il a compris qu'il était le malheur de quelqu'un »* de qui parlez-vous ? *« De ma mère, je suis son grand malheur; comme mon père, c'est elle qui le clame partout ».* Dès le début de la relation clinique, Sémélé se positionne comme une victime de sa mère, tout comme son père, dans un rapport d'identification au père qui reviendra souvent. Nous nous posons la question de l'hérédité psychologique de l'alcool. Ici, Sémélé semble choisir la même solution que son père. La jeune femme souffre d'une absence d'amour de sa mère. *« Mon père m'aimait. Mais il est mort d'un cancer quand j'avais dix ans. Mais ma mère ne m'a jamais aimée. Elle me m'a jamais soutenue ou encouragée dans quoi que ce soit. Mais je lui accorde qu'elle est présente physiquement. »* À quinze ans, elle fuit le milieu familial compte-tenu de nombreuses injustices repérées par Sémélé : *« Ma mère a toujours avantage mon petit frère, il a toujours eu plus de cadeaux et plus de biens. Moi j'étais délaissée car ma mère disait que j'allais finir comme mon père, que je lui ressemblais ».* Cette marque identitaire a un caractère morbide pour Sémélé que l'on compare, certes à son père, mais à un père mort et qualifié d'ivrogne.

À quinze ans, Sémélé s'enfuit avec un jeune homme pour vivre la grande vie. *« On était sûr de nous, on partait à l'aventure. Lui il travaillait déjà en boulangerie alors avec son revenu on louait un appartement et moi j'étudiais la communication ».* Mais cet homme ne lui a pas apporté que de l'espoir : *« Mais très vite c'est parti n'importe comment. On s'est mis à consommer de la cocaïne, puis de l'héroïne avec toujours plus d'alcool ».* Pourquoi subitement ? *« Il m'a initiée mais l'alcool c'est différent. Ça a commencé quand il s'est mis à me battre ».* Pourquoi en consommer alors ? *« Car l'alcool ça atténue la violence, que ce soit physique ou psychologique ».* S'en sont suivis plusieurs hommes, plusieurs cures, plusieurs violences. *« Pendant dix ans, j'ai eu plusieurs hommes mais ils ont à chaque fois abusé de moi. Alors je trouvais dans la clinique une excuse pour fuir. Je disais que je me soignais de l'alcool mais je me soignais d'eux aussi. Surtout un qui était horrible avec moi, il me violait ».* Sémélé nous rappelle la phrase de Jacques Lacan : *« La femme est le symptôme de l'homme mais l'homme, quant à lui, il est le ravage de la femme ».* Effectivement, dans la vie de Sémélé, les hommes se droguent et la violentent. Tout cela ne permet pas à Sémélé de

construire une image stable de sa personne et de sa fonction symbolique. « Avec ces pauvres types, je n'ai jamais pu envisager d'être mère ».

Face à ces hommes, Sémélé trouve une solution, le recours au cocon maternel : « Depuis lors, avec ma mère ça va mieux. Je lui ai confié certaines choses et elle m'a prise en charge. Elle s'occupait trop bien de moi. Dès fois c'était à la limite de l'esclavage, je lui disais de faire ci, ça. Ça devait être dur pour elle mais bon. À cette époque je buvais beaucoup. » Nous apprenons que la « résolution apparente » du conflit d'avec sa mère n'a pas amélioré le lien à l'alcool. Il l'a même aggravé. Pourquoi ? « Je ne sais pas vraiment, je crois que je pouvais me reposer sur elle donc je me laissais aller. J'avais envie d'oublier le chaos de ma vie ». Cette mère est donc venue à son secours, probablement face à tous ces hommes qui ont rendu la vie de Sémélé si dure. « Mais ça s'est dégradé petit à petit. Elle m'a forcé à voir un psychiatre et je suis revenue ici. Depuis elle a la paix mais moi j'ai besoin de retourner chez elle car ça diminue mes angoisses ». Le fait de boire ou d'être chez elle ? « Plutôt de boire mais chez elle si possible, en sécurité ». Cette mère a donc été symbolisée comme un lieu de sécurité, et ce malgré la maltraitance verbale. L'alcoolisme de Sémélé répondrait davantage à son lien aux hommes. « J'ai jamais trouvé d'homme correct ».

Et là, au détour d'une phrase qui reviendra plusieurs fois, toujours accompagnée d'un rire signifiant probablement, comme nous l'a appris Freud, le signe du symptôme. « Oh et puis ma mère veut que je me reprenne en main, que j'aie acheté des vêtements mais il y a ce ventre (rire), je ne peux rien mettre avec ce ventre qui dépasse ». Aussi surprenant que cela puisse paraître, cette phrase est apparue plusieurs fois. À chaque fois, Sémélé voulait me prendre à témoin de ce ventre que l'on voyait trop, comme une manière de s'adresser à l'Autre pour qu'il authentifie quelque chose de l'ordre de sa fonction symbolique de la maternité. Finalement, ce « ventre » (malheureusement) ne dépasse pas du tout et cette préoccupation est au cœur de la problématique de Sémélé. « Avec l'alcool en plus, ça va pas arranger les choses, bientôt je ne pourrai plus rien mettre ». L'aspect délirant du symptôme viendrait compenser une problématique pour Sémélé qui se trouverait prise dans la dialectique de l'avoir. Sémélé éprouvait beaucoup d'affect en lien avec son corps. « Je ressens un vide en moi, je tremble et je me sens pas exister ». Depuis quand ? « Je ressentais ça depuis mes quinze ans. Je suis partie mais je n'étais pas prête. J'aurais dû attendre. » Attendre quoi ? « D'être plus stable dans ma tête ». Être plus stable ? « Oui je crois que j'étais pas assez mûre, pas assez construite pour me lancer dans la vie. Et d'ailleurs l'alcool me permet aujourd'hui de tenir le coup, de me sentir mieux dans ma peau. » L'alcool comme béquille psychique, un possible confronté au champ des impossibles. La conversion marquée sur ce corps, ce ventre trop visible mais en même temps pas assez, rendue légèrement soluble dans l'alcool.

L'alcool comme solution à une cassure symbolique d'accès à la fonction symbolique de la maternité – Discussion

Les trois femmes que nous avons particulièrement présentées se distinguent et se rejoignent sur bien des points. Quelque chose s'est brisé dans leur vie au niveau de l'ordre symbolique de la fonction de maternité. Peu importe le mot employé ou la dénomination commune, toutes ces femmes ont parlé de ce vide, de cette souffrance dans le nonaccès à la maternité, et ce pour différentes raisons. De la non reconnaissante de cette fille symbolique chez Myriam, en passant par la cassure de son histoire générationnelle chez Ariane, jusqu'au ravage des hommes n'attribuant pas un potentiel statut de mère à Sémélé. Toutes viennent d'horizons différents : Belgique, Canada et Suisse, pourtant toutes se rejoignent dans cette conjoncture : une problématique dans l'accès à la maternité en lien avec ces hommes ravageurs. Même si, pour Ariane, cela est davantage subtile. Le monde idyllique dans lequel elle a grandi n'était que la face visible de l'iceberg. En dessous, il y avait un secret bien gardé, un père faussement identifié qui est venu ébranler l'ordre générationnel et symbolique des choses. « *Je suis le bricolage de quoi ?* » questionnait-elle. Elle nous apprend que ce défaut dans la fonction maternelle ne relève pas exclusivement du réel d'avoir ou de ne pas avoir l'enfant, mais que cela se révèle d'un ordre plus symbolique encore, à savoir son inscription en tant qu'enfant comme amorce de son rapport de filiation. Le passé rencontrant le présent pour embrasser le futur, c'est toute la chaîne transgénérationnelle qui s'interrompt, se brise, échoue à se prolonger. L'homme venant très souvent poser les édifices de cet échec. Cet homme qui, à travers le langage et ses actes, ne permet pas cet accès symbolique, au détriment d'un désir d'identification, de dénomination de la femme en tant que *mère*. De plus, nous remarquons le lien causal entre ce défaut dans la fonction symbolique et le morcellement de l'identité par des conflits précoces familiaux. Finalement, toutes ces thématiques ne sont-elles pas liées ? Un « défaut » d'attachement sécuritaire dans l'univers familial proche du sujet ne pourrait-il pas contribuer à expliquer les difficultés ultérieures de l'adulte au moment de devenir mère à son tour ?

On remarque ici que les conflits infantiles précoces auraient « conditionné » le sujet à un certain vide identitaire, ce vide serait susceptible de créer un défaut dans la fonction symbolique de la maternité s'il est réactivé, dans l'après-coup, par une situation psycho-sociale déstructurante. Finalement, il se pourrait que tout soit lié, mais que tout soit également *délié* dans son rapport à l'Autre fondamental, indépendamment des origines sociétales et culturelles puisque certaines fragilités intrinsèques apparaissent chez ces femmes en apparence si différentes mais si semblables de par leur « attachement » à l'alcool. Ce rapport à l'Autre fondamental qui peut, dans certains cas, permettre à des femmes de *devenir* mère, c'est à dire de venir d'une inscription transgénérationnelle claire et *parlée* au processus de devenir à son tour le nouveau maillon d'une

famille. Mais qui peut, dans d'autres cas, faire cruellement défaut au point de précipiter le sujet dans une forme d'addiction, porteuse d'un sens subjectif (et/ou inter-subjectifs) et d'une déstructuration originelle difficile à réunifier, comme un impossible à partir du Tout à composer l'Un.

Bibliographie

DELUERMOZ S. (2016) : Introduction. L'addiction contemporaine, *Journal français de psychiatrie*, 72/2 : 43-49.

DODIN V. (2004) : *Guérir les addictions chez les jeunes*, Paris, Desclée de Brouwer, pp. 109-115.

GIDDENS A. (1994), *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, pp. 79-94.

GLOËS C. (2015) : L'alcoolisme féminin, une solution au ravage ?, *Psychothérapies*, 35/3 : 203-209.

HADDAD G. (2009) : *Les femmes et l'alcool*, Paris, Grasset, pp. 31-41.

LACAN J. (2004), *Le Séminaire, livre x, L'angoisse*, Paris, Seuil.

LA SAGNA P. (2009) : Du plus-de-jouir à l'hyper-jouir, *La cause freudienne*, 72/2 : 43-49.

MELMAN C. (2010) : *La nouvelle économie psychique*, Toulouse, Erès, pp. 75-79.

SOLER C. (2003) : *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Editions du Champ lacanien.

Favennec Mathieu : math-fav@laposte.net